

FAITS DIVERS

—Le nombre des élèves du petit séminaire de Québec est, cette année, de 536, dont 235 pensionnaires et 301 externes.

—L'exportation de blé du port de San-Francisco pour le mois de novembre ont été de quarante mille quintaux, évalués à un million de piastres.

—Deux ou trois mille ouvriers employés dans les filatures de coton du Lancashire, Angleterre, sont en grève. On s'attend que les propriétaires des filatures vont user de représailles et fermer leurs établissements.

—La compagnie de la Baie-d'Hulson vient de vendre par encan, à Montréal, 7,400 robes de buffles aux prix variant de \$8.50 à \$2.75. Les robes de jeunes buffles se vendent de \$4.00 à \$1.20.

—Quiconque va à la guerre est obligé d'avoir recours à Krupp. On dit qu'il fournit actuellement au czar de Russie plus de 350 canons par mois, et remplit en même temps d'autres contrats semblables pour la Sublime Porte.

FAUSSE NOUVELLE.—Les journaux ayant annoncé que M. Sulte partait pour Manitoba, voici comment il contredit cette nouvelle :

Détrompez-vous, journalistes mes frères ; Je ne vais point courir d'autres hasards. Rien ne vaudrait le pays de nos pères. Je reste ici... pour voir fleurir les arts. Contentement, dit-on, passe richesse ; J'aime le lot qu'on m'a fait ici-bas. Prenons conseil de l'aimable Sagesse. Non, non, non, non, je ne partirai pas !

UN BON RENDEMENT.—Nous lisons dans la *Gazette de Sorel* :

“M. le Major Paul, de la paroisse de Sainte-Anne, a semé l'année dernière un livre d'avoine-amende (avoine sans écorce), qui lui en a rapporté 24 livres. Ces 24 livres semés cette année lui ont rapporté 1,400 livres. Il a aussi récolté sur deux arpents de terre 75 minots de beau blé, dont 4 gerbes ont presque toujours donné un minot. Cela fait honneur à M. Paul, qui n'épargne rien pour améliorer la culture de ses terres.”

UN IVROGNE CHANCEUX.—On connaît le dicton : “Il y a un dieu pour les ivrognes.” Le sous-constable Picard rapporte qu'il a trouvé, dimanche après-midi, le 2 courant, dans une cour de rue Saint-Laurent de cette ville, un homme qui était tombé du second étage d'une maison. Cet individu, qui se nomme Edward Heelan, fut transporté sur un lit, vu qu'il était privé de sentiments, et les Drs. Gauthier et Plante mandés immédiatement. Les médecins, après avoir examiné soigneusement cet homme, trouvèrent qu'il était tout simplement ivre, et ne s'était fait aucun mal.

—On lit dans l'*Événement* de mardi :

“Un original a fait un pari, à midi, qu'il irait depuis le bloc Richelieu, à la Basse-Ville, jusqu'à la halle Jacques-Cartier, en caleçons et tête nue.

“Les gens qui avaient accepté le pari croyaient qu'il irait à pied, et n'avaient pas formulé de conditions.

“L'original a pris une calèche et a fait le trajet. Dans un pareil costume, il pouvait bien aller en calèche.

“Cette farce se passait entre midi et une heure.

“Il a gagné son pari. L'enjeu n'était pas extravagant. Il y avait que \$4 de mise.”

MORTE PAR L'IVRESSE.—Vers six heures du matin, mardi, le 4 courant, le constable Bizailon passait près d'une maison, rue Bleury, lorsqu'il aperçut une femme étendue sur le portique et semblait dormir profondément. Il tenta de la réveiller, et s'aperçut qu'elle était morte. Une bouteille de whisky vide était près d'elle, attendant que la malheureuse avait dû s'enivrer avant de s'endormir du dernier sommeil.

Le corps fut aussitôt transporté à la station de police No. 10, et identifié comme celui d'Annie Edwards, âgée de 36 ans, et comme vagabonde. Le Dr. Leprohon fut mandé, mais ne put que constater le décès de l'infortunée.

Le coroner Jones, ayant été notifié, tint une enquête à la Morgue. Une femme nommée Margaret Cannon déclara que la défunte et elle avaient cherché un refuge dans l'église de l'Hôtel-Dieu. Elles partirent ensuite samedi soir vers les six heures, et se séparèrent le matin, allant demander asile à la station de police. La défunte avait trouvé les moyens de s'acheter plus tard une bouteille de whisky qu'elle but évidemment avant de mourir sous le portique où elle fut trouvée.

Le Dr. Leprohon fit l'examen *post mortem*, et déclara que la défunte était morte d'une congestion cérébrale, causée par l'usage immodéré des liqueurs enivrantes. Le jury rendit un verdict en conséquence des faits plus haut énoncés.

—On annonce qu'une grande détresse règne dans les provinces du Brésil situées au nord-est, particulièrement dans celle de Ceara, en conséquence de la sécheresse. On estime à 80,000 le nombre de bestiaux qui ont péri, faute de fourrages. A Cariry, qui est à 250 milles de Pernambuco, plus de cent personnes sont mortes de faim. On compte, dans la seule province de Ceara, au moins 15,000 personnes réduites au dernier dénuement. Le gouvernement a distribué \$500,000 dans les districts affectés, mais ce secours est insuffisant, et, dans beaucoup de districts, il est arrivé trop tard.

—Une maison de Birmingham qui a la spécialité de la fabrication des idoles, recommande ses produits aux Indiens de la manière suivante : Yamen, dieu du jour fondu en cuivre pur et travaillé avec goût. Nirondi, le prince des démons, en très-grand choix : le géant sur lequel il est monté est hardiment dessiné, et son sabre est façonné avec l'art le plus moderne. Baronin, le dieu du soleil, est représenté vivant ; son crocodile est en cuivre et a la queue en argent. Petits dieux et demi-dieux inférieurs dans les plus grands choix. Il n'est pas fait de crédit, mais l'escompte est accordé à ceux qui payent comptant.

“LYNCHERS” ATTRAPÉS.—Il y a quelques jours, durant la nuit, rapporte un journal américain, une troupe d'hommes à cheval et tous en état d'ivresse—ils pouvaient être quatre-vingt-dix—est arrivée au grand trot dans le village de Murfreesborough (Tennessee), poussant des clameurs assourdissantes et tirant force coups de pistolets à tort et à travers. La cavalcade a fait halte devant la prison. Une demi-douzaine de cavaliers, ayant mis pied à terre, en ont enfoncé la porte, sont entrés et ont bientôt reparu, traînant un nègre, Alexander Boot, accusé de meurtre. La vue du prisonnier a été le signal de nouvelles démonstrations bruyantes, hurrahs et détonations, et toute la troupe s'est éloignée dans la direction du bois prochain, le nègre au milieu d'elle. C'était un nègre fin et observateur. Il a résolu de tirer parti de l'état d'ébriété des champions du juge Lynch, et, au premier tournant de la rue, passant comme une flèche entre les jambes des chevaux, il a enfilé une allée latérale avec la rapidité d'un cerf-volant. Plus de vingt coups de feu ont salué sa fuite, mais sans endommager sa peau.

On a su, postérieurement, qu'après s'être reposé chez un nègre habitant à peu de distance, il avait pris définitivement la clef des champs, remerciant sans doute du fond du cœur les hommes qui, malgré eux, ont été ses libérateurs.

UNE POSITION EMBARRASSANTE.—Nous publions, sous toutes réserves, le récit suivant, qui a paru d'abord dans les journaux anglais de Montréal :

Un drame émouvant vient de se passer à Montréal. L'héroïne est une dame très-respectable de cette ville dont le mari est un homme d'affaires jouissant d'une assez jolie fortune. Il y a une vingtaine d'années, un monsieur de Montréal épousa une jeune fille, et, peu de temps après son mariage, atteint par la fièvre de l'or, il quitta la métropole pour aller chercher fortune dans les mines de la Californie. Pendant quelques mois, il entretenait une correspondance suivie avec sa femme. L'année suivante, il cessa d'écrire et son épouse ne reçut plus de nouvelles de la Californie.

Deux ou trois ans plus tard, sa femme apprit qu'il avait été assassiné par des bandits dans les rues de San-Francisco. Elle convola en secondes noces, mais son bonheur ne dura pas longtemps, son deuxième mari mourut peu de temps après. La veuve épousa ensuite l'homme d'affaires en question, à Montréal. Il y a environ un mois, la dame reçut une lettre de son premier mari en Californie, qui lui disait de revenir la trouver dans sa patrie d'adoption.

Madame, malgré son attachement pour son troisième époux, se rendit à San-Francisco où elle retrouva son véritable mari. Celui-ci, en la reprenant chez lui, la maltraita tellement, qu'elle fut obligée de retourner en Canada. Rendu à Montréal, nouvelle déception : son troisième mari ne voulut plus la reprendre, disant que son mariage était nul. Il a consulté un avocat afin de prendre les procédés nécessaires pour invalider son mariage.

—M. Etienne Gagnon, de Saint-Valentin, creusa un puits à une profondeur de cinquante pieds. Vers le soir, les travailleurs qui s'étaient retirés, entendirent un bruit qu'ils prirent pour un long convoi de chars sur le chemin de fer.

Ils s'approchèrent du puits pour voir si l'eau y venait ; alors, la lumière de leur fanal produisit une forte explosion, et on peut juger de leur surprise quand, au lieu d'eau, ils virent une grosse colonne de feu jaillir du puits, qui atteignit quelques-uns des travailleurs et les brûla fortement.

CRIME ÉPOUVANTABLE.—Charles R. McGill, de Cleveland, a tué sa maîtresse, Mary Kelly, dans une maison de débauche, dimanche après-midi, le 2 courant. Le mobile de son crime a été la jalousie.

McGill s'est livré à la justice, tenant dans sa bouche un cigare frais allumé, et, d'une voix calme et froide, il a raconté le meurtre qu'il a commis, de la manière suivante :

“Ayant saisi Mary Kelly avec mon bras gauche, je pris de la main droite mon revolver, en appliquai la gâchette sur l'oreille de mon amante, et fis feu. Elle s'écria : ‘Pardonne-moi. Envoie chercher un prêtre.’ Je continuai à décharger mon arme à feu contre sa joue droite. Je lui logeai les sept balles de mon revolver dans la tête. Voyant qu'elle n'était pas encore morte, je glissai trois autres balles dans mon pistolet. J'en tirai deux dans la région du cœur de la pauvre fille, et, au dixième et dernier coup, je la frappai à la tempe.”

On dit que McGill a une femme et des enfants.

—Le correspondant du *Times*, à l'armée d'Asie, trace un tableau assez peu engageant des régions caucasiennes :

“Dites-vous que mille sujets d'ennui—les arrêts forcés dans les stations manquant de che-

vaux, la paresse ou la duplicité des gens qui vous serviront et dont vous dépendrez plus ou moins, les déceptions de l'estomac, le résonnement importun de langues inconnues—que tout, en un mot, conspirera pour vous aggraver et pour vous faire sortir de votre naturel : bon, cela va sans dire, puisque c'est au lecteur que je parle, et puisque l'usage veut qu'on prête à son lecteur toutes les qualités imaginables.

“Les insectes surtout vous mettront en fureur pour peu que vous ayez le sang agréable et l'épiderme fine. Un professeur allemand qui s'était fait une spécialité de l'étude des punaises, hébergeait un de ses amis. Le soir venu, il conduisit son hôte dans la chambre réservée aux visiteurs, et, lui montrant deux lits, il lui dit :

“Dans celui de gauche, je nourris des punaises de la grande espèce ; dans celui de droite, vous en trouverez de la petite. Choisissez. Pour moi, je préfère la grande. Mais si, par hasard, vous vous sentiez incommodé, je vous prierais de vouloir, pour cette nuit, coucher par terre. En passant d'un lit à l'autre, vous pourriez amener la confusion des espèces : Songez-y : quel malheur pour la science !”

“Les aubergistes du Caucase diffèrent de ce professeur en ce qu'ils ne préviennent pas.”

—Ceci vient de se passer en Autriche.

Deux clowns, deux frères, faisaient chaque soir des exercices fort appréciés. Entre autres tours de force, ils en exécutaient un qui avait le don d'exciter dans la foule un enthousiasme général.

L'un deux contrefaisait le mort pendant que l'autre, le tournant, le retournant en tous sens, essayait sans y parvenir de lui faire faire un mouvement quelconque.

Un soir, les deux clowns arrivent dans l'arène, saluent le public et commencent leurs exercices. Le premier se jette par terre et ne remue plus. Alors, suivant le programme, le second se met à lui tirer les bras, les jambes, à le souffleter, le couvrir de coups de pied, à le traîner sur la piste.

Il ne donne pas signe de vie. Son frère le secoue de plus belle, pas un mouvement.

Tout à coup, une expression de folle terreur se lit sur la figure du clown resté debout. Il se précipite sur le corps de son frère, lui met la main sur le cœur comme pour lui en compter les battements, puis pousse un cri, et se levant :

—Mon frère, s'écrie-t-il, mon pauvre frère est mort !

La foule lui répond par un formidable éclat de rire.

—Messieurs, répond le clown... avec des larmes dans la voix, je vous jure qu'il est mort ! Le public était émerveillé du naturel avec lequel l'acrobate feignait la douleur et le désespoir.

Alors, le clown charge son frère sur son dos et l'emporte hors de l'arène ; on applaudit, on veut voir les deux clowns, mais ils ne reviennent ni l'un ni l'autre.

Cette fois, le pauvre histrion qui faisait le mort avait encore mieux joué son rôle qu'à l'ordinaire.

Il était mort.

—Un mariage aux États-Unis.

L'histoire que nous allons raconter nous prouve une fois de plus l'excentricité des mœurs américaines.

Le jeune Georges William était épris de Mlle Fanny Flint. Il alla trouver le père de la jeune fille et lui demanda sa main ; mais, comme il était plus riche d'espérances que d'écus, le père Flint, un homme positif, opposa un refus absolu à toutes ses propositions matrimoniales. Supplications de Fanny, prières de Georges, rien n'y fit ; la résolution était inébranlable.

Voyant que cet entêtement ne pouvait être vaincu, Fanny alla trouver son père et lui jura qu'elle ne serait jamais la femme d'un autre, et qu'à la première occasion, elle se ferait enlever par celui qu'elle avait choisi.

—Fort bien, dit le père.

Et il enferma Fanny dans une chambre haute d'où elle ne devait sortir que le jour où elle aurait renoncé à ses projets. Puis il prévint Georges qu'à la première tentative d'enlèvement, sa carabine chargée le dégoterait peut-être de recommencer. Il y a quelques jours, le père Flint, obligé de s'absenter, confia la garde de sa fille à son jeune garçon âgé de quatorze ans, et lui remit la carabine entre les mains.

—Elle est chargée, lui dit-il ; si Georges vient pour enlever ta sœur, tire sur eux, je t'y autorise.

Vers minuit, le fils de Flint entendit un bruit insolite, et aperçut au fond du jardin deux ombres qui fuyaient. Mettre en joue et tirer fut pour l'enfant l'affaire d'une seconde ; au bruit de la détonation, un cri déchirant se fit entendre. L'enfant avait blessé sa sœur à l'épaule.

Sans s'émouvoir, Georges prit la jeune fille dans ses bras, l'emporta sanglante dans une église voisine, où un ministre, prévenu, les maria sans plus tarder.

La blessure de la jeune fille était légère, et quelques jours de repos lui rendront la santé.

Il faut avouer que c'est aux États-Unis seulement qu'on se marie d'une façon si originale.

—M. Rousseau, curé de Nicolet, a été trouvé mort dans son lit. Il était malade depuis quelques jours, mais on ne le croyait pas en danger.

—L'Ohio a 393,900 acres de terre en vergers, et a cueilli, cette année, 80 millions de minots de pommes.

NEIGE.—Mukhtar Pacha télégraphie que la neige autour d'Erzeroum est de 3 pieds d'épaisseur.

CONVERSION.—Quatre ministres protestants de l'Université d'Oxford viennent d'entrer dans l'Église catholique, ainsi que la dame du ministre de la ville de Taunton, Angleterre.

—Rome compte 280,000 habitants, 347 églises catholiques, 4 temples protestants et 4 synagogues ; 46 écoles fréquentées par 8,308 garçons et 7,099 filles, 4 hospices contenant 3,500 lits.

ACCIDENT.—Un accident est arrivé la semaine dernière à la nouvelle église de Notre-Dame de Lourdes de cette ville, en voie de construction. M. Napoléon Bourassa se trouvant sur un échafaud, mit le pied dans le vide et tomba sur le parquet. Heureusement, il en fut quitte pour quelques légères contusions.

NOS MANUFACTURES.—Il nous fait plaisir d'apprendre que les manufactures de laine de notre ville sont dans un état prospère qui fait espérer le retour de la bonne fortune. La compagnie Paton a récemment reçu des commandes qu'il lui faudra plus de trois mois pour remplir. On dit qu'il est question d'élever les salaires de dix par cent dans ce vaste établissement, qui donne de l'emploi à environ cinq cents personnes.

La manufacture Lomas est aussi en pleine opération, et peut à peine suffire aux commandes.

La semaine dernière, la compagnie des viandes et conserves alimentaires a payé \$17,000 de salaire à ses employés pour deux semaines d'ouvrage. De ce temps-ci, on y abat de 40 à 60 pièces de bétail par jour.

Si on ajoute à cela l'ouvrage assez profitable qui se rencontre sur la plupart de nos voies ferrées, il faut admettre que la perspective n'est pas aussi sombre que ces années dernières, à l'approche de l'hiver.

On ne se plaint plus guère que d'une chose : la rareté de l'argent. C'est pourquoi l'on entend dire de tous côtés que les temps sont durs. Cependant, l'argent abonde... dans les banques ; mais la confiance fait défaut, on se défie de tout le monde. Et dire que, si tous les capitalistes, les banquiers, les hommes d'affaires en général, voulaient s'entendre, il n'y aurait point de crise possible ! Mais, dans notre pays, c'est lorsque les temps sont difficiles que chacun se montre plus exigeant et plus intraitable. Il y a des réformes importantes à faire sous ce rapport. La limitation du taux de l'intérêt serait un grand pas dans la bonne direction.—Le *Progrès*, de Sherbrooke.

MÈRE DÉNATURÉE.—Matilda Cook a été arrêtée, ces jours derniers, à la requête de son mari, demeurant avec elle au troisième étage du No. 608, Washington street, à New-York, comme accusée d'avoir involontairement infligé à leur baby, âgé de cinq semaines, des blessures qui auront sans doute la mort pour résultat. Le mari, David Cook, est un honnête ouvrier, employé dans une raffinerie de sucre, travaillant et économisant tous les jours de l'année pour entretenir l'aisance dans sa famille. Mais sa femme est du type de cette dame Hausman qui, dernièrement, a réduit son mari à tuer ses enfants, et lui-même. Matilda Cook est adonnée à l'ivrognerie et a subi plusieurs condamnations pour ce fait. Mais arrivons aux circonstances qui ont précédé et motivé l'arrestation, telles qu'elles sont racontées par le mari et confirmées par les voisins :

Quand David Cook est entré pour le repas de midi, il a, suivant l'usage, trouvé l'appartement en désordre, les enfants pleurant, la mère ivre et furieuse contre le genre humain. Il a prudemment battu en retraite, non sans recevoir sur la tête une planche à laver, en guise de dîner. C'était la coutume, et il ne s'en est nullement occupé.

Le soir, sa journée finie, il a repris le chemin du logis, essayant de se persuader à lui-même que peut-être sa femme ne serait plus ivre, et qu'elle aurait préparé à souper. Cette illusion décevante, dont il se berçait débonnairement depuis des années, s'est dissipée à son entrée dans l'appartement. Matilda était plus ivre et plus furieuse que jamais. Il a essayé de prévenir, par une fuite précipitée, l'orage qui ne demandait qu'à éclater.

Mais elle l'a suivi dans le corridor, et, pendant qu'il descendait l'escalier quatre à quatre, n'ayant pas, comme le matin, une planche sous la main, elle a lancé le baby après lui. Le pauvre petit être est venu rebondir sur le palier de l'étage au-dessous de celui d'où il avait été jeté par les mains de sa propre mère. Ses blessures, comme il est dit plus haut, sont probablement mortelles. La misérable créature, après son arrestation, a eu un mouvement de honte, ou de peur, et elle a dit que le baby lui avait accidentellement échappé des bras. Nous voudrions croire que c'est vrai, mais elle est formellement contredite par son mari et par un autre témoin oculaire.

—Le *Gaulois* raconte l'aventure suivante d'un capitaine du premier empire, le capitaine Legros, qui vient de mourir, âgé de 91 ans.

Pendant la retraite de Russie, sa compagnie, décimée par le froid, s'étant dispersée, il errait seul, suivant la longue file des trainards, lorsqu'il aperçut au loin dans la neige le toit d'une cabane d'où sortait une légère colonne de fumée.

N'ayant pas mangé depuis longtemps et sentant ses membres se glacer, il fit un dernier effort et se traîna jusque chez les paysans, qui lui firent place à leur foyer. Ils firent cuire des pommes de terre sous la cendre. Ce spectacle suffit à ranimer notre héros, qui s'appretait à prendre sa part du repas, lorsque le bruit étouffé